



entretien avec alain melly

rendez-vous avec ce corps...

françois othenin-girard

ils ont utilisé le jeu avaient manifesté une plus grande motivation et plus de plaisir à participer à la leçon. Ce qui est souvent le cas, comme nous l'explique Florence Quinche: « D'après les retours de mes étudiants qui testent des jeux vidéo en classe, la plus-value semble se situer du côté de la motivation des élèves, bien que ce résultat doive être tempéré par l'effet de nouveauté dont bénéficie cet outil pédagogique.

Néanmoins, le fait que les élèves peu scolaires, qui ont de la peine avec la lecture, soient toujours plus impliqués dans la leçon lorsqu'un jeu est utilisé, est une tendance récurrente. D'une part, car le côté ludique rend l'activité plus attrayante, et d'autre part, parce que cela permet à l'élève de se situer davantage dans l'action. Par ailleurs, mes étudiants m'ont souvent rapporté que ces élèves étaient soudain prêts à surmonter certaines difficultés, comme celle de la langue par exemple, grâce à l'intérêt suscité par le jeu. »

« Il ne faut pas pour autant idéaliser le jeu vidéo, et toujours prendre soin de l'intégrer dans une séquence pédagogique. Il constitue une base pour introduire un sujet complexe avant qu'un espace soit dégagé pour débattre et argumenter sur des éléments apportés par le jeu. »

Kyrielle de jeux sur le marché

Si plusieurs étudiants de la HEP Vaud se sont lancés dans l'exercice périlleux de la conception complète d'un jeu vidéo comme outil pédagogique, un large panel de produits est disponible sur le marché. Citons par exemple « Journey », un jeu d'ex-

ploration sur Playstation 3, dont une étudiante en didactique d'anglais s'était servie comme support à la création littéraire. Ce jeu met en scène un personnage en cape rouge qui voyage dans de vastes plaines désertiques et des ruines en direction d'une lointaine montagne, et qui interagit avec son environnement grâce à son chant envoûtant. Pendant un quart d'heure, les élèves de Sophie Delalay ont ainsi exploré ce paysage mystérieux avant de rédiger une petite nouvelle imaginée sur la base de leur voyage numérique.

Un jeu pour lutter contre les discriminations

Des exemples comme celui-ci, Florence Quinche peut en citer d'innombrables. Elle travaille d'ailleurs elle-même sur un projet particulièrement intéressant: l'élaboration d'une séquence pédagogique qui accompagne un jeu vidéo sur le racisme antiRoms. Actuellement en cours de tests dans quatre classes de l'école des Arches, ce jeu, dont la réalisation est financée par Innosuisse, a été conçu par une équipe de recherche dirigée par Jean-Pierre Tabin, professeur à la Haute école de travail social et de la santé (HES-SO) de Lausanne.

« Il y a quelques années, l'enquête sur la mendicité à Lausanne que j'ai dirigée a montré que les mendiants étaient souvent désignés comme étant des « Roms ». C'est un stéréotype, les « Roms » désignent un groupe très divers, sans religion, nationalité ou langue unique. Cela s'explique par une grande ignorance sur cette population, nourrie par une kyrielle d'idées préconçues. Or, l'expérience m'a appris qu'il est stérile

de lutter contre un stéréotype en faisant recours à la rationalité: la seule manière de modifier des images, c'est finalement d'en proposer d'autres. »

Un débat nécessaire

Dans le scénario du jeu imaginé par ce spécialiste de l'exclusion, en collaboration avec la HEAD, la HEP Vaud, Digital Kingdom et la Rroma Foundation, un violent tremblement de terre rend toute la population amnésique. Le joueur doit donc enquêter et récolter des indices pour découvrir son identité. Durant la partie, qui s'effectue sur une tablette ou un ordinateur, les élèves découvrent ainsi le parcours de vie d'une personne d'origine Rom, dans la majorité des cas parfaitement intégrée dans la société, dont les contenus sont tirés d'histoires vraies.

À la fin de la partie, un débat accompagné d'un quizz permet de vérifier si les élèves ont pu complexifier leur vision des Roms en découvrant leurs histoires de vie et le traitement médiatique qui leur est réservé. Pour répondre aux questions posées durant cette séquence, les élèves doivent utiliser les cartes d'informations reçues pendant le jeu et poser un regard critique sur les sources qu'ils utilisent pour argumenter.

Du matériel spécifique est mis à la disposition de l'enseignant qui doit animer le débat. En tout, la séquence pédagogique, conçue pour des élèves entre 13 et 15 ans, dure une heure, mais plusieurs parties sont nécessaires pour découvrir les quinze portraits de Roms vivant en Suisse que contient le jeu. /

A

Affronter soi-même des difficultés dans le sport permet ensuite de faire passer un message totalement différent dans les classes. Alain Melly est professeur HEP associé dans l'UER Didactiques de l'éducation physique et sportive. S'il le pouvait, il effacerait les expressions du dénigrement des autres en éducation physique (EPS). Il y travaille déjà. C'est sa recette contre les courbatures de la diversité.

À l'école aussi, les notions de compétition et de performance, de concurrence, gagnent du terrain à l'heure actuelle. Professeur associé en EPS, à la HEP Vaud, Alain Melly ne souhaite pas nier l'impact favorable de la compétition sur la motivation de certains élèves. « Toutefois, ajoute-t-il, la vraie question est de savoir quelle place lui accorder. Si deux élèves sont mis en concurrence, cela peut représenter une forme de motivation. Mais cela peut également décourager le perdant. Si chacun observe ses progrès pour lui-même, c'est une autre source de motivation, qui devient à mon avis bien plus importante. »

Prendre le contre-pied, bousculer les clichés du sport, le formatage par les classements qui envahissent notre mental, il faut le faire aussi. « Parce que tout le monde peut faire mieux et s'améliorer, ajoute-t-il. C'est en franchissant les obstacles que l'on progresse, c'est une source de motivation pour tous, en particulier à l'école. »

Et un constat: parmi les étudiants généralistes qui arrivent à la HEP Vaud figurent de nombreuses personnes qui ne sont pas, à titre personnel, orientées sur la dimension compétitive du

sport. Mais le plus curieux, c'est que ces étudiants auront tendance à reproduire le schéma du sport compétitif pour motiver leurs élèves, ce qui est dû il me semble à la force de ce schéma dans toute la société.

Faire du sport sous le regard des autres

À quel moment a-t-il pris conscience de cette réalité? Formé à l'École normale, il enseigne durant trois ans comme enseignant généraliste. « Ce qui m'attirait, c'était surtout les élèves en difficulté. Ils m'ont beaucoup appris. » La notion de progression, si elle se rencontre dans tous les apprentissages, prend une dimension particulière dans les sports. Une foulitude de situations, d'élèves, de barrières à franchir, de dépassements de soi, chacun en empruntant son propre sentier. Connaître les élèves, bien sûr, avant de les former...

En fin de compte, faire du sport, c'est faire du sport sous le regard des autres. C'est une motivation pour certains et un nouvel obstacle pour les autres.

Quand le paradigme dominant remonte à la surface

Trois décennies durant, Alain Melly organise pour les enseignants généralistes des animations qui l'ont conduit à enseigner dans une multitude de classes. De 1987 à 2017, il a vu tant d'élèves, testé des brassées d'approches différentes, conduit des observations, appréhendé comment chaque élève progresse lorsque l'on donne plusieurs fois de suite la même leçon à différentes classes.

L'évaluation avec la tendance au classement est un autre paradigme dominant dans notre société, qu'il vaut la peine de remettre en question. L'évaluation ne serait-elle pas plus profitable si elle était au service de la progression et de l'apprentissage de chaque élève? « J'ai souvent vu, lors d'activités sportives de fin d'année pour les plus jeunes élèves, des enseignants compter des points et faire des classements dans des activités où les enfants participaient par plaisir du mouvement. »

L'éducation sportive tend aussi un miroir à la société et à ses peurs profondes. On a vu à quel point les terrorisés des maths peuvent être rongés par la paralysie (pp 52-59). Dans le sport, cette auto-annihilation peut créer de grands dommages.

Les paradoxes de l'étudiant

« C'est le fameux JE SUIS NUL en sport parce que je suis en difficulté pour l'appui renversé, qui gangrène le mental de l'élève, suite à de petits échecs, et qui finit par l'envahir totalement chaque fois qu'il entre dans la salle de gym. Mais personne n'est nul, tout le monde peut progresser... »

J'ai eu le cas d'une fille de six ans dont les parents m'avaient dit que l'enfant était terrifiée par l'eau. Or ses progrès étaient assez nets. Jusqu'au jour où les parents l'ont appris. Ce fut la fin des progrès à la piscine. Parfois, le conflit de loyauté devient trop important.

À la HEP, les mêmes questions se posent: en effet, 100% des généralistes des niveaux 1 à 4 (4 à 8 ans) doivent suivre des cours d'éducation physique. À cela s'ajoutent environ 80% des étudiants HEP de niveau 5 à 8H (9 à 12 ans). Ces derniers choisissent le sport comme l'une des deux options retenues sur quatre branches au choix (anglais, musique, art et technologie, éducation physique).

Transférer son vécu dans l'enseignement

Pour réussir les modules de didactiques de l'EPS, ils doivent valider les prérequis pour l'EPS (8 exercices). Les difficultés ne manquent pas: « Sur les huit activités dont la maîtrise est exigée, très peu les réussissent facilement. De nombreux étudiants viennent me dire qu'ils sont nuls en sport. Peut-être parce que, une fois dans leur vie, ils ont été confrontés à une difficulté dans une salle de sport. Je ne peux pas mettre la tête en bas, j'ai les poignets fragiles, entend-on. »

« Des entraînements leur sont proposés. De nombreux étudiants réussissent tous les prérequis en 6 séances. Cela leur permet de vivre concrètement des progrès. Pour les autres, six séances supplémentaires leur permettent de connaître des progressions pour les différents exercices demandés, de voir des améliorations, et ainsi d'être validés pour leur progression. On espère ainsi que les étudiants puissent transférer leur vécu dans leur enseignement et de ce fait être convaincus qu'aucun élève n'est nul. »

L'étudiant qui réussit tout du premier coup, dispensé de suivre des ateliers disciplinaires, comprendra moins bien l'idée et la philosophie de la progression: « Celui qui ne rencontre pas de difficultés aura plus de peine à comprendre les difficultés de ceux qui en ont. » /

> regard des autres et dénigrement

Alain Melly, quelle est cette philosophie de la diversité dans le sport ?

Si l'on propose aux apprenants une grande variété de solutions pour progresser, chacun peut s'engager dans l'activité et faire des progrès. Et si on lui montre sa progression, il est enclin à poursuivre cette démarche. Le grand avantage de l'éducation physique, c'est que l'on peut montrer les progrès. Non seulement parce qu'ils sont quantifiables, mais surtout parce que l'évaluation est visuelle. Le revers de la médaille, c'est que ce qui est visible est visible par tous, d'où le dénigrement possible qui aboutit parfois au « je suis nul ».

Quels sont les axes de travail contre le dénigrement ?

Nous travaillons essentiellement sur le groupe, en proposant aux élèves des pratiques physiques

en commun. Il faut créer un état d'esprit pour créer du lien et un esprit de collaboration qui mette en évidence les points positifs et les capacités de chacun.

Pouvez-vous nous dire en quelques mots quels rôles jouent les composantes socioculturelles dans le sport ?

Cela ne devrait théoriquement pas poser de problème. Parfois, on assiste à des obstacles liés au manque de pratique physique, ou au fait de montrer son corps. Cela peut être dû à des prédispositions personnelles ou à la famille, à la culture d'origine.

J'ai eu le cas d'une fille de six ans dont les parents m'avaient dit que l'enfant était terrifiée par l'eau. Or ses progrès étaient assez nets. Jusqu'au jour où les parents l'ont appris. Ce fut la fin des progrès à la piscine. Parfois, le conflit de loyauté devient trop important.



trajectoire

Après une formation d'enseignant généraliste, j'ai obtenu le diplôme fédéral I de maître d'éducation physique. Une longue expérience de l'enseignement dans les divers degrés de l'école obligatoire et la formation pratique de nombreux étudiants m'ont amené à la HEP. J'ai complété ma formation par un Master et un MAS sur la formation d'enseignants.

Mon expérience de l'enseignement de l'éducation physique s'appuie sur plus de trente-cinq ans de pratique professionnelle à tous les degrés de la scolarité obligatoire. Plus de 30 ans d'animation pédagogique en éducation physique pour les enseignantes et les enseignants des classes enfantines à la 6^e année m'ont permis d'acquérir un regard pointu à la fois sur les besoins des enseignants généralistes et sur l'enseignement de cette discipline pour les plus jeunes élèves. Dans le cadre de cette activité, de nombreux documents didactiques ont été produits et sont accessibles sur le site ressources du SEPS (ressources-eps-vd.ch).

La mise sur pied de nombreux cours de formation continue a enrichi mon expérience de la formation des enseignants.

alain melly

Le plus curieux, c'est que certains étudiants auront tendance à reproduire le schéma du sport compétitif pour motiver leurs élèves, ce qui est dû il me semble à la force de ce schéma dans toute la société.